



En-devant "LE VRAI CANARD."

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, 50 Cts.
 SIX MOIS 25 Cts.
 LE NUMERO..... 1 Ct.
 Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Editeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste-Thérèse
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

XVIII

UN MALADE. — PROMENADE MILITAIRE.

La cuisinière se met à prendre le tambour, les baguettes, et à battre la caisse d'une façon très-dégagée : elle exécute des fia et des ra de toutes les manières, les dames sont enchantées, il y a surtout un pas redoublé qui les fait sautiller sur leurs chaises. Elles applaudissent avec transport, et Césarine s'écrie :

— Bravo, Martine, vous avez là un charmant talent de société, je ne me doutais pas que j'avais une cuisinière si forte sur la peau d'âne ! est-ce Lundi-Gras qui a été votre professeur ?

Martine hausse les épaules en répondant :

— Ah ! par exemple ! Dieu merci, j'ai eu mieux que ça ! Est-ce que j'aurais jamais pu rien apprendre avec ce vieux mousse qui n'ai jamais été à terre ? Mais mon cousin était gentil, et le tambour, c'était son élément.



COMMENT LE CHOLÉRA SE PROPAGERA A MONTREAL.

AVIS AU BUREAU DE SANTÉ.

— Martine, vous allez venir en promenade avec nous. J'ai une basquine de rechange qui vous ira, et une toque d'avocat, sur laquelle je mettrai un pompon ; vous marcherez à notre tête en battant de la caisse ; vous nous jouerez ce pas redoublé qui nous a enlevés tout à l'heure.

— Moi, madame, je ne demande pas mieux ; mais si je vais avec vous, qui est-ce qui fera le dîner ? C'est pas Nanon, qui ne sait pas éplucher un oignon.

— Le dîner !... le dîner !... parbleu ! c'est Lundi-Gras qui s'en chargera. Mon oncle, vous voulez bien que Lundi-Gras fasse le dîner aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Ma foi, ma chère amie, je ne l'ai jamais mis à cette épreuve, et j'avoue que je serai curieux de savoir comment il s'en tirera.

— C'est convenu. Lundi-Gras

fera le dîner. Mesdames, allons nous habiller, je me charge de costumer Martine en tambour.

XIX

LUNDI-GRAS CUISINIER.

Une heure après, la petite troupe féminine sort du château, précédée par Martine, qui a une tournure tout à fait martiale et bat de la caisse comme si elle avait été dans la vieille garde.

Le capitaine est à ses fenêtres, avec son mousse derrière lui. Il regarde sortir les amazones et s'écrie :

— Elles sont fort gentilles. Je crois, mille sabords, qu'elles marchent au pas !

— Est-ce que ces dames vont se battre, mon capitaine ?

— J'espère bien que non !

— Elles ont des carabines.

— C'est pour faire voir qu'elles seraient en état de se défendre si on venait nous attaquer.

— Est-ce qu'on doit assiéger le château, mon capitaine ?

— Tais-toi, tu ne dis que des bêtises. Va t'occuper de ta cuisine et tâche de nous faire quelque chose de bon... de bien relevé. Tu sais que je n'aime pas les ragouts fadasses.

— Oui, mon capitaine, vous aimez que ça vous altère... Mais qui m'aidera ? Je ne peux pas éplucher les légumes, embrocher les volailles et tourner les sauces tout seul.

— Prends avec toi le jardinier et Nanon.

— Je prendrai le jardinier, mais pas Nanon ; elle fourrerait ses doigts dans toutes les sauces.

Lundi-Gras va trouver le jardinier et lui dit :

— Père Flanquet, il s'agit de me servir de marmiton ; vous allez venir faire la cuisine avec moi.

— La cuisine ? mais je suis pas marmiton !

— Eh bien, et moi ? est-ce que je suis cuisinier ? Mais le capitaine m'a dit de faire le dîner, je vas le faire, parce que je dois avant tout obéir à mon capitaine, et il me dirait : Apporte-moi un marmouin ! que je partirais tout de suite pour en chercher ; je ne sais où j'en trouverais, par exemple, mais j'irais tout de même.

— Est-ce que c'est pas assez de ma fille Nanon pour vous aider ?

— Je ne veux pas de votre fille, elle ne m'écoute pas, j'ai voulu lui apprendre à battre la caisse, elle n'a jamais su faire qu'un mauvais roulement. On m'a donné le droit de vous prendre pour aide. Allons, père Flanquet, apportez-moi ce que vous avez de mieux en légumes ; moi, je vais à la basse-cour casser le cou à deux ou trois poulets. Il y des anguilles et des carpes dans le vivier... Saperlotte ! je vas leur faire un Balthazar soigné.

Lundi-Gras tue plusieurs volailles qu'il emporte dans la cuisine. Là, il regarde avec admiration une immense rangée de casseroles de toutes les dimensions et toutes bien polies, bien luisantes : on se mirerait dans les cuivres. Il se promène devant les fourneaux, qui sont nombreux puis il s'arrête à la grande cheminée, devant laquelle il est facile de mettre plusieurs rôtis, car, de ce côté, il faut avouer que nos ancêtres s'y entendaient mieux que nous ; ils avaient de superbes cuisines, vastes, commodes, des cheminées immenses où le tourne-broche pouvait contenir plusieurs pièces de gibier, et des fours pour la pâtisserie dans lesquels on aurait pu cuire du pain. Je crains que nous n'ayons dégénéré ; nous sommes peut-être plus friands, plus recherchés dans nos mets que nos pères, mais à coup sûr, nous mangeons moins. Lundi-Gras s'affable d'un ta-

blier, il passe un grand couteau dans sa ceinture, puis tout à coup s'écrie :

— Et le bonnet de coton ! je n'ai pas de bonnet de coton ; un cuisinier sans bonnet de coton, c'est un gendarme sans bufflètes ; courons-en chercher un... le père Flanquet en porte toujours, il doit en avoir de rechange.

Lundi-Gras se fait donner un bonnet de coton et ordonne au jardinier d'ôter le sien et de mettre sur sa tête une casquette qu'il recouvre en papier blanc, parce que le cuisinier en veut pas que son aide soit coiffé comme lui. On se rend à la cuisine. Lundi-Gras permet à Nanon de venir allumer tous les fourneaux et de faire un grand feu dans la cheminée. Pendant que les fourneaux s'allument et que le père Flanquet épluche des légumes, le nouveau cuisinier se promène toujours dans la cuisine en se disant :

— Par où vais-je commencer !... je n'ai que l'embarras du choix... Et d'abord combien leur ferai-je de plats ? Trois rôtis... une oie et deux canards, un lopin en gibelotte, une matelote carpe et anguille, légumes de saison, asperges, petite pois... Pour dessert... un flan aux oignons ! c'est ça qu'est bon... Père Flanquet, avez-vous des fruits ?

— Les cerises commencent à donner, et les fraises...

— Vous me donnerez de tout cela... Avez-vous du fromage à la crème ?...

— Nanon a du lait, et du fa-mieux ! c'est de notre vache.

— Très-bien, nous en ferons de la crème.

— Comment ça ?... c'est trop clair.

— En mettant de la farine dedans, ça deviendra épais.

— Faut-il plumer l'oie et les canards ?

— Quelle question ? Est-ce que vous avez jamais vu manger une oie avec ses plumes ? C'est comme si vous me demandiez s'il faut dépouiller un lapin de sa peau.

— J'ai cru que les plumes de l'oie se brûlaient sur la bête en rôtissant.

— Il est bien certain qu'au feu les plumes disparaissent... Au fait... je crois que vous avez raison, c'est une idée, ça ! C'est pas la peine de plumer ces volatiles. Nous les mettrons à la broche tels qu'ils sont. Nous les retournerons souvent, et naturellement les plumes seront bientôt brûlées... Ça nous épargne une besogne inutile ! Et dire que Martine n'a pas pensé à cela !... Ces fameux cordons bleus, ça ne pense pas à tout ! Je lui communiquerai mon idée, je gage qu'à l'avenir elle ne plumera jamais ses volatiles. Ah ! bigre ! et le potage auquel je ne pensais pas !... Quel potage vais-je leur fabriquer ?

— Une bonne soupe aux choux, dit le jardinier, c'est ça qui est du nanan !

A Continuer.

LE GROGNARD.

MONTREAL, 4 Août 1883.

A NOS ABONNES.

Bon nombre d'abonnés ont rempli leur devoir à notre égard. Nous les en remercions et félicitons. Plusieurs cependant sont encore en arrière avec nous ; les comptes leur seront envoyés immédiatement. Ils voudront bien, sans doute, les acquitter sans retard. Nous ne saurions faire continuellement des sacrifices pour le maintien de notre journal.

A nos abonnés donc de nous remettre fidèlement l'obole qu'ils nous doivent.

Pour ceux qui nous doivent plus d'une année et qui ne paieront pas leurs arrérages d'ici au quinze de juillet, le journal leur sera discontinué et leurs comptes mis entre les mains d'un avocat.

Mais nous espérons que nos abonnés retardataires nous éviteront cette peine en payant immédiatement leurs arrérages.

L'ADMINISTRATION.

PROCLAMATION.

Avis à la population de Québec concernant le manque d'eau potable.

Depuis qu'il fait chaud, qu'on sue et qu'on pue, l'ingénieur de l'aqueduc de la ville de Québec remarque que les habitants font une consommation tellement immodérée de l'eau qu'on n'en trouve même plus pour se rincer la bouche.

En conséquence il a convoqué tous les ingénieurs de la Puissance, lesquels, après de longues études, ont déclaré que s'il n'y a plus d'eau c'est qu'on en manque.

Pour les remercier de cette découverte, l'ingénieur de l'aqueduc les a tous fait décorer et en attendant que l'eau revienne, il prie les habitants de ne plus en consommer.

Il y en a beaucoup qui laissent couler leur robinet toute la journée ; il faut arrêter cet écoulement.

D'autres ont l'audace de se laver les pieds et de jeter l'eau ensuite, comme si elle ne pouvait pas servir à faire la soupe.

Tout cela ne serait encore rien si beaucoup de personnes ne lavaient pas leur boutique tous les matins en employant pour cela plus d'eau que n'en useraient deux ménages.

L'ingénieur de l'aqueduc espère donc que cette proclamation suffira pour rappeler à la population de Québec qu'on peut parfaitement vivre sans se débarbouiller.

Ce n'est qu'un moment à passer, en ne se servant plus d'eau il y en aura assez pour tout le

monde.

(signé)

L'INGENIEUR.

Québec le 1er août 1883.

* * *

Vive les québécois pour nous donner des dépêches à sensation. Samedi dernier le *Herald* de Montréal publiait un télégramme de Québec mandant que l'on avait nettoyé les latrines de la citadelle à l'occasion de l'arrivée de Son Altesse Royale la Princesse Louise.

En lisant ce paragraphe la princesse a dû être enchantée.

L'écrivain a oublié de nous donner des détails sur la manière dont le travail a été accompli. Il aurait dû nous dire que la mophe avait été passée sur les murailles afin d'y effacer les signes de ponctuation laissés par des visiteurs négligents.

Nous espérons que Son Altesse Royale, pendant son séjour à la citadelle n'éprouvera jamais de contrariété au lieu d'aisance.

FAUT S'EXPLIQUER.

L'avocat X..., dont les deux jambes ont la même harmonie qu'un vers hexamètre et pentamètre, autrement dit en canayen, c'est un homme qui a une des branches de son compas plus courte que l'autre. Il est connu à Montréal sous le nom de X... la Patte de fer.

Il y a quelques semaines il est allé faire un pèlerinage à une place où il a une source miraculeuse pour obtenir la guérison de son infirmité.

Il a plongé ses pieds dans la source en disant : Bonne Sainte Vierge, faites que j'aie les deux pieds semblables.

Il s'est retiré les pieds et à sa grande surprise, il a constaté qu'il avait deux pattes de fer.

Ces avocats, voyez vous, ça ne s'explique jamais comme il faut.

* * *

M. Galipeau boude le Club Leltellier.

Depuis plusieurs semaines il n'assiste plus aux séances de la société.

Pourquoi ?

M. Galipeau dit qu'il imite Robespierre qui a passé quarante jours sans faire acte de présence au Club des Jacobins.

Après l'expiration des quarante jours il prendra une part active aux discussions du Club.

On nous écrit de Berthier :

Notre village a été plongé dans un terrible émoi la semaine dernière par la rencontre entre MM. F. O. L... et L. D. avec un rat. Choses incroyables, c'est le Rat qui a eu le dessus.

Dire que deux hommes ne peuvent pas battre un rat ! !

LA BALLE DE PIERROT.

Elle était pourtant bien charmante, la petite église d'A..., toute modeste et paisible dans le coin

de banlieue parisienne où les mille bruits odieux de la grande ville ne venaient point troubler son recueillement. Et gaie, avec cela, dorée par le soleil et blottie dans une touffe d'arbres qui lui faisait comme un nid de verdure, et dont une bande de pierrots familiers secouaient les feuilles du matin au soir, avec un babillage étourdissant, sautant des branches sur le toit couvert d'humbles tuiles moussues, se risquant même parfois, sans vergogne, dans la pieuse maison, par les fenêtres ouvertes, et ne se gênant pas pour jouer aux quatre coins sous la voûte blanchie à la chaux.

Le petit Pierre était un gamin de dix ans, tout blond, avec deux yeux rieurs, un nez sans cesse au vent, et une perruque bouclée qui lui dansait continuellement autour des joues. Car il était difficile, pour ne pas dire impossible, de voir Pierrot autrement que les deux pieds en l'air. Il n'y avait guère qu'un moment moment dans la journée où on pouvait le le surprendre dans la posture d'une personne naturelle. C'était l'heure où il servait la messe.

Pierrot servait la messe. Comment ? Ma foi, fort bien. L'abbé Grégoire, l'avait admirablement dressé à cet exercice. Et certes, aucun enfant de chœur, même des grandes églises de Paris, ne s'entendait mieux que Pierrot à secouer la sonnette, à balancer l'encensoir et à faire devant l'autel de belles génuflexions : le tout aux bons endroits et sans se tromper d'une seconde, suivant syllabe par syllabe les mots latins qu'il savait par cœur sans en comprendre un seul, si ce n'est le dernier : Amen, qu'il traduisait à sa façon. Amen, cela voulait dire : Vive la toupiel ou : Vive la marelle ! ou Vive la balle ! selon la saison.

La vraie passion de Pierrot, c'était la balle. Pierrot appréciait toutes ces joies, et s'était mis en quête du lieu le plus le propre à les lui faire goûter. Or il avait découvert que ce lieu était l'église.

L'église ? Parfaitement. Pierrot avait cette tranquille audace de jouer à la balle dans le saint lieu. Il n'y entrait pas grand monde pendant la journée, dans la petite église d'A... et si par hasard quelque vieille dévote avait la fantaisie d'y venir faire un tour, Pierrot, averti par le grincement de la porte, en était quitte pour rattraper sa balle au vol d'une main prestee, l'enfourer dans sa poche, et regagner la sacristie d'un pas discret, avec l'air innocent d'un chérubin en culotte.

Aussi, dès que l'abbé Grégoire, avant revêtu sa soutane neuve, était sorti du prosbytère pour aller faire quelques visites à ses onnaies, Pierrot, qui le guettait, le suivait de l'œil jusqu'au tournant de la rue, et dès qu'il avait vu son dos noir et ses cheveux blancs disparaître, il se faufilait dans l'église, où la fête commençait. La balle allait, venait, sautait, volait, bondissait, décrivait en l'air de mirifiques paraboles, qui, pour n'avoir rien de biblique, n'en semblaient pas moins admira-

bles aux yeux éblouies de Pierrot. C'était une pure extase.

Un jour que l'abbé Grégoire avait oublié sa tabatière sur la table de la sacristie, il ouvrit la porte de l'église, et trouva Pierrot en train de retirer la balle du bénitier où elle était tombée.

— Qu'est-ce que tu fais-là, polisson ? fit-il d'un ton stupéfait ?

Pierrot s'était retourné, rouge comme une tomate.

— Je... je... balbutia-t-il... je lavais ma balle ! finit-il par dire, n'ayant rien trouvé de mieux.

— Dans l'eau bénite ! petit malheureux ! Tu lavais ta balle dans l'eau bénite ! s'écria l'abbé Grégoire suffoqué. Mais tu veux donc te faire damner ?

Pierrot, les yeux à terre, suçait son index sans souffler mot.

— Donne-la moi, ta balle ! fit l'abbé, au bout d'un instant.

Pierrot, médusé, lui tendit l'objet d'une main tremblante.

— Je te la confisque, reprit l'abbé d'une voix sévère. Et que je ne t'y rattrape plus !

Pierrot resta sur place, les yeux gonflés de larmes. Quand l'abbé Grégoire eut disparu, il éclata en sanglots.

Sa balle confisquée !... C'était justement une superbe balle toute neuve, peinte de rouge et de bleu, qu'il avait achetée la veille huit sous, le fruit de deux mois d'économie ! Quel désastre ! C'était à s'arracher les cheveux de désespoir... Et, de fait, l'infortuné Pierrot enfouit ses deux mains dans ses boucles blondes. S'il n'en arracha pas une poignée, ce fut parce qu'il réfléchit soudain qu'il se ferait très mal et n'en serait pas plus avancé.

Pierrot passa une nuit déplorable. Il rêva de sa balle et lutta furieusement contre des hommes noirs qui voulaient la lui arracher. Quand il se réveilla, il y pensait encore, et sa première idée fut de savoir comment il s'y prendrait pour la ravoir.

Le moyen le plus simple était de la demander à l'abbé Grégoire. C'est ce que fit Pierrot en arrivant à la sacristie.

— M. l'abbé, supplia-t-il d'un ton larmoyant, rendez-moi ma balle !

— Pour que tu recommences à la laver dans le bénitier ? amais ! répondit l'abbé.

Pierrot sentit son cœur se gonfler d'un désespoir immense. Il refoula pourtant son chagrin, en gamin stoïque, car le devoir le réclamait. L'heure de la messe allait sonner, et c'était justement un dimanche. Il fallait se bien tenir.

L'abbé ouvrit la porte de la sacristie et se dirigea vers l'autel, suivi du lamentable Pierrot. La petite église était pleine de monde. Mais Pierrot, ordinairement curieux, ne regarda seulement pas l'assistance, absorbé qu'il était par sa douleur.

L'office commença. C'était le moment de l'offertoire.

Dans sa main gauche, l'abbé tenait le calice, et il tendait la droite pour que Pierrot lui remit la burette contenant le vin.

Pierrot tenait en effet les deux burettes, celle de l'eau et celle du vin. Or, à cette minute solennelle, une pensée folle lui traversa le cerveau. Résolument il mit les deux burettes derrière son dos, et se penchant vers l'abbé Grégoire :

—Me rendez-vous ma balle ? lui dit-il à mi-voix.

—Comment ? fit sur le même ton le prêtre abasourdi.

—Me rendez-vous ma balle ? répéta Pierrot, tenant toujours les burettes derrière son dos.

L'abbé Grégoire eut le vertige qu'on éprouve au bord d'un abîme. Il comprit que s'il ne disait pas : oui, tout était perdu. Déjà les fidèles du premier rang levaient la tête, inquiets, ne comprenant rien à ce qui se passait.

—Oui ! murmura l'abbé Grégoire.

Et Pierrot acheva de servir la messe, confiant en la parole de l'abbé.

Il avait raison d'avoir confiance, car l'abbé ne pouvait manquer de tenir une promesse ainsi prononcée au pied même de l'autel.

Une demi-heure, après, il était sur le seuil de la sacristie, tendant à Pierrot la bienheureuse balle bleue et rouge.

—Tiens, mauvais garnement, la voilà, ta balle ! lui dit-il. Je te l'ai promise, la voilà !

Et comme Pierrot, en haute, tournait le dos pour prendre sa course, l'abbé Grégoire n'y put tenir, et lui allongea dans le fond de sa culotte un magistral coup de pied.

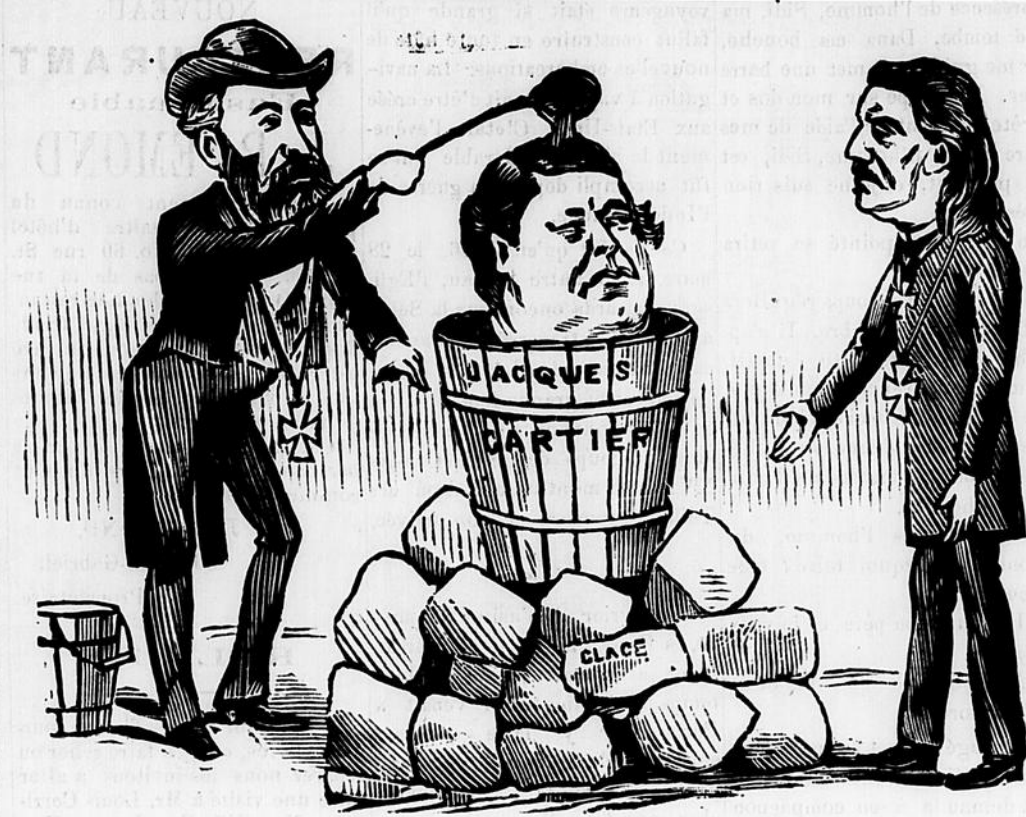
Pierrot fit volte face, et se frottant le bas des reins :

—Ah ! monsieur l'abbé, s'écria-t-il en éclatant de rire, vous ne m'aviez pas promis ça !

LES FEMMES BONNES.

Le plus grand éloge qu'on puisse faire d'une femme, c'est de dire qu'elle est bonne. Les femmes qui se gagnent l'admiration, l'amour et le respect de tout le monde, sont celles qui sont bonnes. On peut admirer une femme de talent, de grâces brillantes ! on peut passer avec elle des heures délicieuses, mais si à toutes ces qualités elle ne joint la bonté, un sage n'aimera pas à passer sa vie avec elle. Nous admirons les femmes à qui la nature a donné la beauté, ses perfections physiques nous charment, mais sans bonté chez elle qui possède tous ces avantages, le charme ne dure guère. La bonté seule gagne aux femmes notre foi entière et tout l'amour de notre cœur. L'influence des femmes, qui est immense, est aussi forte pour le mal que pour le bien. La femme peut rendre heureux ou malheureux bien des gens. Elle peut construire et détruire.

Le pouvoir dont disposent les femmes ne s'exerce jamais pour le mal ; elle ne s'attache qu'à faire le bonheur de ceux qui l'entourent. Aucun homme, à moins qu'il ne le veuille, ne peut être malheureux avec une femme bonne. S'il est pauvre, aucune ex-



ÇA FINIRA-T-IL ?

Sénécal.—Qu'est-ce que ça veut dire ? Mousseau est encore là ! Allez-vous en finir ?
Chapeau.—Nous l'avons mis sur la glace pendant les chaleurs pour l'empêcher de prendre le goût de tinette. A présent que vous êtes arrivé, vous allez le saler.

travagance qui augmente sa pauvreté n'est à craindre de la part de sa femme. S'il fait des erreurs, les reproches n'augmentent pas ses embarras. Quelle que soit la voie qu'il ait entreprise de suivre, elle sera toujours à son côté, prête le secourir et à l'encourager si la route est rude à parcourir. D'autres femmes peuvent être plus belles, plus élégantes, plus accomplies qu'elle, mais aucune ne peut être plus fièle, plus sincère et plus tendre ; aucune ne peut rendre son intérieur plus agréable et plus heureux ; elle est la meilleure, la plus franche amie de son époux. Les enfants d'une telle femme ne sont jamais négligés ; leur éducation est bien faite, et ils n'apprennent jamais le mal qu'ils doivent ignorer.

LE MARIAGE AUX ILES FIGI.

Les habitants des îles Figi ont des mœurs en ce qui concerne le mariage qui ne seraient pas du goût de tout le monde. Les coutumes ne sont pas dans toutes les parties de l'île, mais l'une d'elles est généralement observée : c'est l'étranglement des veuves afin qu'elles soient enterrées en même temps que leurs époux décédés. Cette opération revient de droit au frère de la veuve, qui reçoit en retour toute la considération de la famille du défunt, on lui fait cadeau d'un morceau de terre, sur lequel est suspendu la corde qui a servi à étrangler la veuve. Mais s'il n'accomplissait pas son devoir, il ne pourrait plus s'attendre à être traité qu'avec mépris. Quand une veuve doit être étranglée, on la fait s'agenouiller et l'on passe une corde autour de son cou. Il lui est alors commandé de retenir sa respiration autant que possible et de lever la main quand elle est prête. Alors la

corde est serrée et l'affaire est faite sans que la malheureuse souffre beaucoup.

Avec une pareille coutume, on pense bien que les épouses figiennes doivent avoir le plus grand souci de la santé de leurs seigneurs et maîtres, et qu'elles doivent leur prodiguer de grands soins en cas de maladie.

HOTEL DU CANADA
No. 17 RUE ST. GABRIEL
MONTREAL.

RIVARD & FILS,
PROPRIETAIRES.

Le magnifique HOTEL DU CANADA, de Montréal, dont la popularité est si bien connue, vient de passer entre les mains de nouveaux propriétaires qui y ont fait de grandes améliorations dans le genre le plus moderne, ce qui le met sur le pied des principaux établissements de ce genre sur le continent américain.

Le public voyageur trouvera à l'HOTEL DU CANADA des chambres spacieuses, parfaitement aérées, meublées avec un luxe exquis, une table abondamment fournie et un service excellent. Les liqueurs sont choisies et les vins des meilleurs crus.

Des omnibus stationnent à l'arrivée de tous les chemins de fer et des bateaux à vapeur, et un employé de l'hôtel est chargé d'accompagner les voyageurs qui veulent bien visiter cet établissement.

Avec un tel confort, les propriétaires de l'HOTEL DU CANADA osent espérer une large part du patronage public.

RIVARD & FILS,
PROPRIETAIRES.

RESTAURANT NOUVEAU

M. L. W. Lajeunesse, ci-devant de Québec, hôtelier d'une grande expérience vient d'ouvrir au No. 17 rue St. Jacques un restaurant de première classe.

Salons particuliers meublés avec élégance.

Toutes les primeurs des saisons seront servies aux clients.

Cuisine sur la direction d'un chef habile.

Vins importés de France, Cigare de choix.

Prix modérés.

Une visite est sollicitée.

L. W. LAJEUNESSE.
Propriétaire

LA LUTTE

Charles Mounier a décidé de sortir victorieux d'une lutte dans laquelle il s'est engagé avec les grands marchés. Le public trouvera à son étal au pied de la Côte St. Lambert et de la rue Craig, toutes espèces de viandes de premier choix, poissons frais importés directement du Golfe et de New-York, charcuterie, légumes etc à des prix qui défient la concurrence.

Effets livrés à domicile sans charge extra.
OHS. MEUNIER.

EXCURSION. à Trois-Rivières.

Samedi le 4 août, par le vapeur CANADA, par un comité de Typographes.
L'Harmonie de la Cité sera à bord, avec le concours des Montagnards canadiens de cette ville.
Prix du billet \$1.
Départ, 7h. P. M.

Un avocat qui plaidait en province, s'aperçut que le sommeil s'emparait de plusieurs juges. Il s'arrêta court. Un conseiller, que Morphée n'avait pas attaqué, lui demanda pourquoi il ne continuait pas :

—Je crains, dit l'avocat, d'interrompre le sommeil de la cour.

INCROYABLE BON MARCHÉ

—000—
FIN DE LA SAISON DU
PRINTEMPS.

GRAND SACRIFICE SUR
TOUTES LES MARCHAN-
DISSES CHEZ

BOISSEAU Freres
235 & 237,

RUE ST. LAURENT.

—:0:0:—

Tout le monde connaît l'importance des réductions faites sur les marchandises, chaque fin de Saison, par la maison Boisseau. Il lui suffit d'en faire l'annonce pour qu'imédiatement la foule encombre les magasins. Depuis quelques jours que nous avons lancé nos circulaires les ventes ont pris une extension tellement grande que nous avons peine à suffire à toutes les demandes.

Foule aux étoffes à robes
Foule aux Soieries
Vente énorme de Cachemires
Pertes sur les cotons
Pertes sur les toiles
Chapeaux pour Dames vendus à tous prix.
Plumes et Fleurs en dessous du prix coûtant.
De même dans tous les Départements.

—AVIS—

Monsieur Horace Boisseau se rendant en Europe le 24 de juillet courant, pour les achats d'Automne, se fera un plaisir de se charger de tous les ordres qui lui seront donnés jusqu'à cette époque pour être exécutés en France et en Angleterre.

BOISSEAU Freres
235 & 237

RUE ST. LAURENT.

Le FIL CLAPPERTON, inconstablement reconnu le meilleur existant, est aujourd'hui demandé par toutes les couturières à la main et à la machine au grand détriment de tous ses concurrents.

ILE GROBBOIS I

La plus belle promenade des Vacances.

—0000—

Départ des bateaux du quai Jacques-Cartier, jusqu'à avis contraire (le temps permettant), tous les lundis, mardis, mercredis, jeudis et vendredis à 10.30 A. M. et 2.30 P. M.

SAMEDIS, 1.30 et 2.30 P. M.
DIMANCHES, 1.30 et 2.30 P. M.

PASSAGE :

Tous les jours de la semaine.
Messieurs, et Dames, 10 cts ; Enfants, 5 cts.

DIMANCHES :
Messieurs, 20 cts ; Dames, 10 cts ; Enfants, 5 cts.
OVIDE DUFRESNE, Gérant.

L'HOMME — CONTE ARABE.

La lionne avait conçu une haine implacable pour l'homme qui avait tué son époux; elle éleva son fils bien loin dans le désert, lui soufflant sans cesse le feu de la vengeance. Le lionceau grandit. Devenu fort, il quitta sa mère en lui promettant de ne se reposer qu'après avoir fait boire à la terre le sang de l'ennemi.

Il partit et voyagea de longs jours, cherchant sans cesse l'objet de sa haine et de sa colère. Il aperçut un matin dans la mer sur le sable un énorme animal. Son cou de cygne, ondulait, chargé de longues touffes de poils; deux bosses velues couvraient son dos. Bien souvent le lionceau avait entendu vanter la force et l'aspect terrible de l'homme. Il pensa donc l'avoir enfin rencontré. Il bondit et d'une voix irritée :

—Tu dois être l'homme, n'est-il pas vrai ?

Le chameau tourna lentement la tête vers lui, et d'un ton mélancolique il soupira :

—L'homme, Sidi, est bien différent de moi. Tu me trouves fort, sans doute, et je le suis. Personne ne supporte comme moi la faim et la soif, quand mon pied foule le sable brûlant du désert, personne ne peut me suivre. Eh bien, je suis l'esclave de l'homme. Je m'agenouille. Il met à contribution toutes mes facultés et pour récompense il me permet de manger quelques chardons. Après ma mort, il se sert de mon poil pour tisser la tente qui le préserve des vents du désert. Non, Sidi, je ne suis pas l'homme.

Le lion désappointé, s'éloigna. Plus loin, il vit couché dans une prairie un animal étrange. Des cornes longues et acérées sortaient de son front. A l'approche du lion, il se leva fièrement et l'attendit en frappant la terre de son pied armé d'un double sabot.

—C'est l'homme, pensa aussitôt le lion.

Pour plus de sûreté cependant il s'adressa à l'animal.

—Moi, l'homme! Ton erreur est grande, ô lion. Je ne suis que l'instrument de ce maître du monde. Sur mon front, il pose un joug. Il me donne même un compagnon, ne me trouvant pas assez fort. Après ma mort, il mange ma chair et fait de ma peau des sandales pour protéger la chaire trop faible de ses pieds.

Le seigneur à la grosse tête quitta aussitôt la prairie et reprit ses recherches. Tout à coup, il entendit frémir le sol dans la plaine, et vit s'avancer, rapide comme l'éclair, un animal superbe d'élégance et de fierté. Une ornière ondoyait sur son cou, soulevée par le vent dans sa course folle; il balayait le sable de sa queue bien fournie.

—Es-tu l'homme? cria le lion.

Le cheval arrêta les naseaux fumants et d'un air triste :

—Hélas! non, dit-il; je ne suis que son esclave.

—Vraiment! tu as cependant une mine bien fière.

—Oui, quand je suis seul. Mais

en présence de l'homme, Sidi, ma fierté tombe. Dans ma bouche, pour me guider, il met une barre de fer. Il grimpe sur mon dos et je prête à sa lenteur l'aide de mes quatre pieds. L'homme, Sidi, est bien puissant, et je ne suis rien auprès de lui.

Le lion désappointé se retira dans une forêt.

Il entendit des coups réguliers qui frappaient un arbre. Il s'approcha. Un être petit, chétif, d'humble apparence tenait une lame de fer emmanchée à un bâton et essayait de fendre un chêne. Le lion lui demanda s'il connaissait l'homme.

—Tu cherches l'homme, dit l'inconnu. Pourquoi faire? Que lui veux-tu ?

—Il a tué mon père et je veux me venger.

—Allah bénit les bons fils et ce désir t'honore.

Encouragé par cet accueil bienveillant, le lion raconta son histoire, et demanda à son compagnon de continuer à travailler.

—Mais, j'y pense, dit celui-ci. Tu es fort, n'est-ce pas? moi je suis faible. Aide-moi à fendre cet arbre.

—Volontiers, dit le lion, fier de déployer sa force.

Et il introduisit ses pattes dans la fente formée par un coin enfoncé.

Soudain, d'un coup de hache, l'inconnu fit sauter le coin et les pattes du lion furent prises. Sous cette affreuse étreinte, le roi du désert poussa un rugissement de douleur et retourna la tête pour implorer du secours.

—Eh bien! seigneur lion, lui dit l'homme, tu sais maintenant ce que c'est que le fils de la femme.

Et il fendit la tête du lion, devant qui tout tremble au désert.

DE TOUT UN PEU.

Le 10 août 1803, il y a quatre-vingts ans, Fulton fit évoluer sur la Seine, à titre d'expérience et en présence d'un nombre immense de spectateurs, un bateau à vapeur qu'il venait de faire construire.

Ce premier essai de navigation à vapeur réussit à merveille; tout fier de ce succès, Fulton fit demander au premier Consul de vouloir bien faire examiner son bateau par l'académie des sciences.

Mais Bonaparte accueillit fort mal cette demande.

—Toutes les cours de l'Europe, s'écria-t-il, sont assaillies par de prétendues inventions qui croient changer la face du monde. La plupart sont des aventuriers. Qu'on ne me parle plus de cet homme.

Fulton, découragé, partit pour l'Amérique, et le 10 août 1807, il lançait le bateau à vapeur le «Clermont» sur une petite rivière près de Boston; puis il organisa un service régulier à vapeur entre New-York et Albany. Le premier voyage se fit à vide. Au retour il y eut un passager, un seullement. Quinze jours après, la foule des

voyageurs était si grande qu'il fallut construire en toute hâte de nouvelles embarcations. La navigation à vapeur venait d'être créée aux Etats-Unis. C'était l'événement le plus considérable qui se fût accompli depuis la guerre de l'Indépendance.

Ce ne fut qu'en 1846, le 28 mars, qu'un autre bateau, l'Egline, se hasarda encore sur la Seine après avoir traversé la Manche, car il venait de Londres. Cette fois on lui fit grande fête; on tira en son honneur une salve de vingt-un coups de canon et Louis XVIII se montra au balcon des Tuileries pour saluer son arrivée.

* * *

Un ouvrier de l'usine Claparède, à Paris, le nommé Morgan King, avertissait il y a quelque temps sa femme qu'il venait à Paris pour y faire quelques achats. «Et, ajoutait-il, pour ne pas rentrer trop tard, je coucherai chez mon frère.»

C'était un stratagème: Morgan soupçonnait sa femme d'entretenir des relations adultères.

A neuf heures du soir, il se trouvait sous les fenêtres de sa maison, 242, avenue de la Chapelle. La chambre à coucher était éclairée.

Il monte à pas de loup, ouvre la porte discrètement, mais passez toutefois pour que les délinquants ne soient avertis de sa présence.

Ce fut un désarroi. Le séducteur affolé, sauta par la fenêtre. L'épouse coupable tenta de fuir, mais à l'instant même entra Morgan, qui, un revolver au poing, la força à prendre le même chemin que son complice.

Tombée du deuxième étage sur le pavé de la cour, la malheureuse fut relevée dans le plus piteux état. Après avoir été pansée dans une pharmacie voisine, elle fut conduite à l'hôpital Lariboisière.

Les vêtements du séducteur ont été saisis pour servir de pièces à conviction. C'est un nommé Gaston B..., contre-maître à l'usine Claparède.

M. Rougeon, commissaire de police de Saint-Denis, a enregistré cette affaire.

BLACK JOE

Montréal vient de retrouver Black Joe absent depuis plusieurs années.

Il nous est revenu avec l'intention bien arrêtée de devenir la coqueluche du public gourmet et ami de la bonne chère.

Black Joe, autrement dit, M. Jos. Riendeau, ex-propriétaire du St. James à Trois Rivières, a pris en mains le restaurant du Grand Vatel.

Ce restaurant, grâce aux réparations qu'il y a fait faire est devenu une véritable bonbonnière.

Les salons privés sont meublés avec luxe et offrent tout le confort possible.

La cave est fournie des meilleurs vins.

Le chef de cuisine est digne du nom de Vatel, cuisinier de Louis XIV. Le service est irréprochable.

Le grand Vatel est sur la rue St. Jacques, porte voisine de la Banque Ville-Marie, près de la rue St. Lambert.

NOUVEAU RESTAURANT Fashionable J. B. EMOND

Avantageusement connu du public comme maître d'hôtel vient d'ouvrir au No. 60 rue St. Gabriel, à deux pas de la rue Notre-Dame, un splendide restaurant où il servira des lunchs froids des plus succulents. Sa cave est garnie des meilleurs liqueurs, vins importés de France, cigares de premier choix.

Cet hôtel est patronné par le barreau et les messieurs du haut commerce

J. B. EMOND, 60 rue St-Gabriel. Propriétaire.

RELIURE

A ceux qui ont des files de journaux, livres, etc., à faire relier ou réparer nous les invitons à aller faire une visite à Mr. Louis Corribeau, No. 247 Rue Jacques-Cartier. Les prix sont excessivement bas et leur donnera pleine satisfaction. 16 Juin.—ci.

PAILLE! PAILLE!

Venant d'être reçu au magasin populaire de C Robert l'assortiment le plus complet et plus varié de CHAPEAUX DE PAILLE, et de FEUTRE LÉGERS, pullover pour la saison d'été.

Prix comme d'ordinaire toujours des plus modérés, chez

C. ROBERT.

Coin des rues St. Laurent et Vitruve.

IMPRIMERIE

DE

W. F. DANIEL

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'ouvrages, dans les deux langues, tels que Blancs de Notaires, Avocats, Greffiers, etc.

En-Tête de lettres, En-Tête de comptes, Lettres Funéraires, Cartes d'affaires, Cartes de visites, Billets de Concert

Circulaires, Programmes, Catalogues, Factums, Pamphlets, Affiches, Chèques, etc

LE TOUT

Exécuté avec soin, élégance et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genres, imprimés en Or, bronze, Argent et diverses autres couleurs.

A DES PRIX TRÈS MODÉRÉS.

Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe adresse.

S'adresser à l'imprimerie de

W. F. DANIEL
25 RUE STE-THERESE 25
Coin de la rue St. Gabriel
MONTREAL.

BAINS! BAINS!

BAINS CHAUDS ET FROIDS
BAINS D'ORAGE,
chez

JOS. BISAILLON.

No. 201 rue Notre Dame.

CHLORURE DE CHAUX.

Pour blanchir le linge et pour un désinfectant de première classe servez-vous du Chlorure de Chaux préparé par C. D. Morin et vous réussirez. Directions complètes sur chaque paquet. Si vous avez besoin de blanc de céruse achetez-le à la livre, il est moins cher que celui que vous achetez en paquet pour du Chlorure de Chaux. Un mot au sage est suffisant.

LESSI CONCENTRÉ.

Les personnes de la campagne ou autres qui ont besoin de Lessi concentré à la livre en recevront en envoyant cinq cents par livre et en indiquant la Station du chemin de fer ou du Bateau le plus près de chez eux. Directions complètes pour toute sorte de savon envoyées avec chaque paquet. C'est la chose la plus économique que vous puissiez vous procurer.

Adressez, C. D. MORIN, 616 Ste. Marie, Montréal.

SIROP DU PRINCE DE GALLES.

Le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood est recommandé par tous les bons médecins et par toutes les mères qui s'en sont servi. Il contient plus de propriétés guérissantes et fortifiantes qu'aucun autre sirop connu.

Les mères qui ne le connaissent pas sont priées d'en référer aux personnes qui ont donné les certificats suivants et qui pourraient être comptés par centaines de même force.

C. D. MORIN, PROPRIÉTAIRE, 616 rue Ste. Marie.

C. D. MORIN, ECR.

MONSIEUR,

Pour l'information des personnes qui sont dans mon cas et pour le bien public je désire beaucoup que le présent soit publié. Il y a bientôt trois ans, ayant des enfants malades j'essayai de deux ou trois sortes de sirops sans obtenir aucun soulagement. C'est alors qu'ayant entendu parler du Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood je m'en procurai, et depuis ce temps mes enfants sont bien et je crois réellement que si j'avais eu de ce sirop plus vite, plusieurs de mes enfants qui sont morts seraient aujourd'hui en aussi bonne santé que mes autres. En conséquence j'en vend beaucoup et il donne toujours entière satisfaction.

Avec reconnaissance, DAME LUC TASSE, Épouse de LUC TASSÉ, Ecr., Maître de Poste et Epicier Côte St. Michel, 28 Avril 1881.

Mr. C. D. MORIN,

MONSIEUR,

Nous désirons vous remercier sincèrement pour le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood que vous nous avez vendu depuis quatre ans, après avoir essayé de plusieurs autres sirops sans pouvoir empêcher nos enfants de mourir (et nous en avons dix de morts) ayant entendu parler du sirop du Prince de Galles nous nous en sommes procurés, et ce n'est que depuis ce temps que nous avons pu élever nos enfants qui étaient toujours très malades. Il nous est tout-à-fait indispensable et c'est la seule chose qui nous ait réussis.

Nous le recommandons de tout cœur à tout nos amis et nous le considérons comme un véritable trésor et un bienfait pour tous ceux qui ont des enfants malades.

MICHEL CHARBONNEAU, ET SON ÉPOUSE, 1 Rue Perthuis, Montréal, 9 avril 1881.